

Philippe Bernier Arcand, Rosette Pipar, Louis Cornellier

Carlos Bergeron

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2009). Compte rendu de [Philippe Bernier Arcand, Rosette Pipar, Louis Cornellier]. *Lettres québécoises*, (136), 46–47.

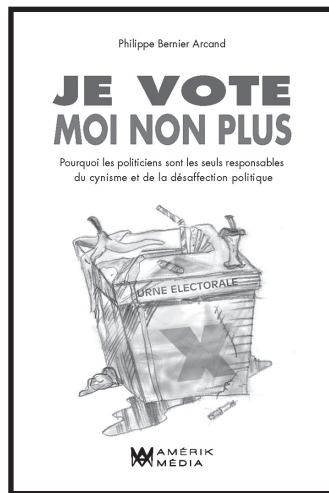


Philippe Bernier Arcand, *Je vote moi non plus. Pourquoi les politiciens sont les seuls responsables du cynisme et de la désaffection politique*, Verdun, AmériK Média, 2009, 125 p., 14,95 \$.

De l'image en politique

Un livre qui expose intelligemment, et avec humour, les courbettes qu'est prêt à faire un politicien pour travailler son image, pour devenir le parfait reflet d'une masse électorale à séduire.

Dès son introduction, Arcand annonce les balises de son raisonnement: « On a tenté de rendre la politique plus accessible, divertissante et populaire. » (p.3) C'est à partir de ce constat qu'il tâchera de montrer, avec des exemples provenant de partout dans le monde, comment les politiciens expérimentent des manipulations diverses pour se mouler à la populace, devenir son miroir. Huit principaux chapitres aux titres accrocheurs (« Courtiser la jeunesse » [p. 11], « Le fou porte maintenant la couronne! » [p. 19], « Votez Tartuffe! » [p. 61], etc.) chapeautent un contenu qui ne peut que captiver l'intérêt.



PHILIPPE BERNIER ARCAND

arrive à nous convaincre qu'en « politique, tout n'est qu'apparence. Les politiciens utilisent les mêmes méthodes que les vedettes de la scène et les mêmes trucages qu'au cinéma » (p. 79). C'est Bush parti en Irak pour fêter l'Action de grâce avec les militaires et qui se fait photographier « en train d'exhiber une dinde qui était, selon *The Washington Post*, en plastique » (p. 79). Ce sont les images que les

MIROIR, MIROIR !

Que ce soit pour courtiser la jeunesse (Lucien Bouchard qui assiste au spectacle de Madonna pendant la campagne électorale de 1993), atteindre le plus large auditoire possible en se travestissant en humoriste du dimanche (Jean Charest, acteur dans *Le cœur a ses raisons*) ou se rapprocher du petit peuple en affichant fièrement ses origines ouvrières (Brian Mulroney insistant pour dire qu'il vient d'un milieu modeste), le politicien sait ce qu'il faut mettre en valeur pour séduire. Le chapitre 7, « T'as le look, coco », est particulièrement bien réussi, car il

informations ont divulguées lors de l'arrestation de Saddam Hussein: le dictateur moustachu, prince intransigeant et fier, est subitement devenu cette loque barbe sortie du trou et se faisant jouer dans la bouche par les Américains.

Je vote moi non plus est tout simplement intéressant, malgré sa tendance à lister des informations desquelles on attend un peu plus de développement. Quoi qu'il en soit, le bouquin a tout pour plaire, même le double « B » laissé à « BIBLIOGRAPHIE » à la toute fin de la table des matières.



Rosette Pipar, *Désir d'écrire*, Saint-Sauveur, Marcel Broquet éditeur, coll. « Inédit », 2008, 156 p., 19,95 \$.

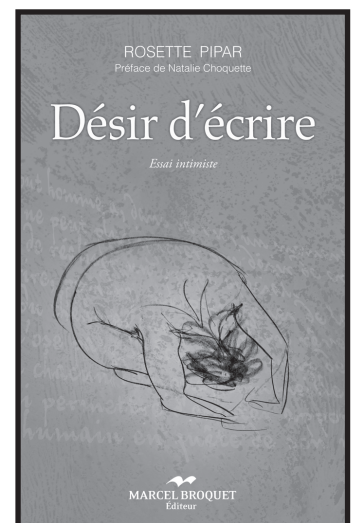
La parole à l'écrit

La passionnante Rosette Pipar semble avoir tout donné d'un seul coup, comme si la parole intérieure, laissée trop longtemps en gestation, était sortie sous l'impulsion d'une incontrôlable allégresse.

Désir d'écrire, dont la sincérité du propos a le pouvoir de ne laisser personne indifférent, offre un discours métissé dans lequel les genres et les tons se mélangent, et crée un effet cible diablement efficace: une impression de vérité ou de « parole » universelle s'empare du lecteur idéal, cet artiste dont la voix gagnerait aussi à être entendue. Pourtant, je reste ambivalent face à ce texte qui m'a à la fois profondément interpellé, au plan de sa thématique et de sa structure, mais tout autant agacé par son style alambiqué, fleuri, frôlant parfois la dérision.

UN ESSAI POÉTIQUE EN CINQ CHAPITRES

Les trois premiers chapitres, « La révolte » (p. 19-90), « La réplique » (p. 91-111) et « Réflexions » (p. 113-123), dynamisés par un réel travail sur la narration, méritent toute notre attention; les deux derniers, « L'essentiel » (p. 125-134) et « Écrire pour se créer » (p. 135-149), bien qu'ils constituent une synthèse de la thèse spirituelle développée par l'auteure, soit que le véritable artiste est un canal servant de cadre langagier à une essence divine, m'ont davantage paru comme une interminable conclusion forgée de répétitions. Le résultat s'avère déplorable: fracture maladroite de la cohésion, volonté d'orienter la lecture, de préciser, de redire alors que c'est inutile. La courte « Préface » écrite par



Nathalie Choquette est carrément de trop (Grand Dieu, qu'est-ce que ça vient faire là?!) et l'« Avant-propos » signé par Rosette Pipar, résumé maladroite qui vend la mèche plutôt que de stimuler le désir de lire, a cependant le mérite d'expliquer l'enjeu en question: « Ce livre à naître retrace des événements majeurs de [sa]

vie, pour tenter de comprendre pourquoi il n'a pu naître avant ce jour.» (p. 15) Quoi qu'il en soit, oser franchir ce paratexte liminaire, c'est constater que les choses s'améliorent nettement au premier chapitre.

UNE VOIX À L'ÉCRIT

En effet, dès « La révolte », Pipar donne une voix à l'écrit. Le point de départ est fulgurant ! L'écrit personnifié, prenant la parole, nous fait automatiquement entrer dans un espace allégorique, prétexte à narrer des épisodes marquants de la vie de l'auteur, autant de motifs biographiques nous permettant de connaître l'histoire d'une personnalité effervescente, attachante. L'incipit ouvre alors un parcours discursif inusité et nous fait comprendre que cette voix personnifiée s'adresse directement à celle, *ce tu* écrivant, qui a finalement consenti à l'exprimer : « Voilà maintenant plus de dix ans que tu me tiens en otage. Languissant au creux de ton ventre, mon âme a soif de papier, ma seule raison d'être. » (p. 19) Dès le second chapitre, « La réplique », la narratrice répond à l'écrit : « C'en est fini de tes crises existentialistes. Aujourd'hui, tu as bien fait de me parler. Donne-moi la chance de t'expliquer. » (p. 91) Puis elle dialogue avec elle-même, interrogeant tantôt le rôle de l'écrivain, tantôt celui de la littérature. Dans le troisième chapitre, « Réflexions », elle théorise en quelque sorte ce qu'elle a illustré précédemment :

Si Désir d'écrire est, du côté de la narration, fort intéressant, il n'en reste pas moins que son style, parfois trop fleuri, m'a souvent agacé. [...] L'œuvre à venir de M^{me} Pipar, que je lui souhaite riche pour le grand plaisir de son lectorat, sera sans aucun doute le développement attendu de Désir d'écrire, ce petit diamant brut.

« L'auteur, tout comme n'importe quel artiste authentique, n'est en fait que le canal de l'essence divine qui se personifie. » (p. 117) Elle fait ensuite une touchante apologie de l'écrit : « L'écrit est tout. Il est pour moi la seule véritable connexion avec moi. » (p. 119) On ne peut qu'y croire !

STYLE ROMANTIQUE

Si *Désir d'écrire* est, du côté de la narration, fort intéressant, il n'en reste pas moins que son style, parfois trop fleuri, m'a souvent agacé. Des expressions comme « Percluse d'angoisse, figée par la peur, tu déversas l'océan de tes regrets dans une marée qui n'en finissait pas d'engloutir la moindre parcelle d'énergie » (p. 46) ; « il représente l'écume de tes rêves et de tes talents » (p. 70) ; « De son regard bleu d'azur émanait ce même sourire rieur et doux enrobé de désir » (p. 77), etc. détonnent avec ce que semble être le projet scriptural de l'auteur, c'est-à-dire écrire une œuvre sérieuse, livrer un message. Dommage.

L'œuvre à venir de M^{me} Pipar, que je lui souhaite riche pour le grand plaisir de son lectorat, sera sans aucun doute le développement attendu de *Désir d'écrire*, ce petit diamant brut.



Louis Cornellier, *L'art de défendre ses opinions expliqué à tout le monde*, Montréal, VLB éditeur, 2009, 109 p., 14,95 \$.

Trop rapide !

À trop vouloir vulgariser, on réduit tout, on papillonne, on ne fait qu'effleurer l'essentiel. Mais quel visage précis se cache derrière « l'honnête citoyen » ?

En partant du principe que les Québécois ne sont pas « tombés dans la marmite de l'éloquence en bas âge, [et qu'ils] entretiendraient donc un rapport plus malaisé avec les débats d'opinions » (p. 9), Louis Cornellier a décidé qu'il était temps de leur montrer comment « construire une argumentation pertinente et de qualité » (p. 10), de les initier, donc, au mystérieux « art » de la rhétorique. Mais moi, voilà, je n'en peux plus de ces



LOUIS CORNELLIER



guides instantanés ayant la prétention de venir en aide « aux honnêtes citoyens » (p. 11) en leur proposant une solution miracle !

RAPIDITÉ ET GÉNÉRALITÉ

Le manuel est divisé en sept chapitres, dont quatre (II, III, IV, V) me paraissent essentiels. Les trois autres (I, VI, VII) sont plutôt superflus dans la perspective initiale d'aider le néophyte. Le premier, donc, « Pour une saine rhétorique » (p. 13), que « l'honnête citoyen » ne lira tout simplement pas, car, pratiquement parlant, cela ne lui servira absolument à rien, entend lui enseigner

l'origine et le but de la rhétorique. Par contre, les quatre chapitres suivants fournissent effectivement de bons outils à l'étudiant qui souhaite comprendre la nature et l'utilité du discours argumentatif. Après avoir distingué l'opinion de l'information (chapitre II), Cornellier établit une liste commentée de huit arguments classiques (chapitre III), dont font partie « L'appel aux sentiments » (p. 32), « L'analogie » (p. 40) et « L'appel à la tradition » (p. 42). Cette typologie est en effet très intéressante, car elle capte l'essentiel. Le chapitre IV, quant à lui, présente « trois démarches distinctes visant à encadrer l'argumentation » (p. 51) ; les plans démonstratif, délibératif et réfutatif y sont, un peu trop rapidement, expliqués. Le tout est, en revanche, abondamment illustré au chapitre suivant, qui a le grand mérite de donner des exemples concrets et d'encadrer le lecteur.

Alors qu'on se serait plutôt attendu à la finale, Louis Cornellier escamote, au chapitre VI, la « dialectique éristique » de Schopenhauer, à la suite de quoi il s'enferme une fois de plus, au chapitre suivant, en nous servant le point de vue de Marc Angenot. L'impression d'un collage d'articles ou d'assemblage rapide ne peut, malheureusement, que scier le lecteur que je suis et qui en a marre de cette pédagogie bon marché ! Tout ça est, en définitive, trop rapide pour moi. ■